

Une nuit chez le Pope de Bouyouklou : souvenir d'une mission à la guerre des Balkans

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses
: soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **21/22 (1913)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Report	Fr. 56,099.60
Société fribourgeoise de la Croix-Rouge	» 2,268.20
Total (sauf erreur ou omission) des sommes re- cueillies par les sections de la Croix-Rouge, dans la Suisse romande	Fr. 58,367.80

Nous sommes extrêmement heureux de ce résultat qui prouve que nos sections romandes ont bien travaillé, qu'elles sont populaires, et que nous pouvons compter sur leur appui moral et financier toutes les fois que nous aurons besoin de leur concours.

Il n'est pas impossible qu'une fois ou l'autre, nous soyons obligés de faire une collecte nationale *en faveur de notre propre Croix-Rouge* qui n'est pas prête —

faute d'argent! — et qui ne pourrait pas rendre tous les services que notre armée est en droit d'attendre d'elle en cas de mobilisation. Si les Chambres fédérales n'accordent pas à la Société centrale suisse de la Croix-Rouge ce qu'il lui faut pour être à la hauteur de sa tâche, et ce que le Comité central réclame depuis si longtemps à la Confédération, si nos autorités fédérales ne pensent pas devoir permettre à la Croix-Rouge suisse de s'équiper comme elle doit l'être (surtout depuis que la nouvelle organisation militaire lui impose de lourdes charges), nous aimons à croire que les 53 sections de notre Croix-Rouge nationale feront un effort plus grand encore que pour les peuples balkaniques, en faveur de notre Croix-Rouge nationale, de notre armée, de notre *Patrie!* D^r M^r.

Une nuit chez le Pope de Bouyouklou

Souvenir d'une mission à la guerre des Balkans

Nous avions quitté Kirkilissé à 6 h. du matin dans une automobile mise à notre disposition par le quartier général de l'armée bulgare, et par le froid vif de cette matinée de la fin de novembre, nous roulions à petite allure — à cause du mauvais état de la route — dans la direction du poste de Jenidgé. Là, comme le chemin devenait impraticable à l'auto, nous attendaient les chevaux de selle qui nous permettraient de poursuivre notre voyage vers le Nord, et de parcourir la route d'évacuation qui fut suivie par des milliers de blessés tombés sur les champs de batailles de Kirkilissé, Bunar-Hissar, Lulé-Burgas et de tant d'autres lieux glorieusement arrosés par le sang de tous ces Bulgares héroïques.

En effet, à la sortie ouest du village nous trouvons un maréchal des logis, tenant en mains plusieurs chevaux, excellentes bêtes du pays, aux pieds petits et sûrs, qui devaient nous permettre de franchir en deux jours la chaîne du Rhodope et rentrer dans la Roumélie orientale.

Le sous-officier nous salue; comme il ne nous a jamais vus, il désire savoir s'il se trouve bien en présence de ceux qu'il doit accompagner et, à cet effet, sort de sa poche.... ma carte de visite. Ses gestes indiquent qu'il voudrait voir les miennes, afin de les comparer. Je m'exécute; l'identification satisfait mon guide, qui nous salue très poliment et nous présente nos montures. On vérifie la sellerie, on complète le paquetage et, après avoir encore

suspendu au dos du sous-officier le fusil ture qui m'a été donné, nous partons dans la direction du Nord.

Le jour s'est levé, et voici le spectacle: A perte de vue un pays de plaines vallonnées qui monte insensiblement devant nous pour atteindre, à quelque 40 km. au nord, les sommités du Rhodope, où court la frontière turco-bulgare que nous devons franchir pour retrouver les plaines

mand ont déchiré leurs pantalons et leurs capotes.

Les pluies continuelles de cette époque de l'année ont détrempe le terrain, et la marche est pénible pour nos petits chevaux, enfonçant dans la terre glaise qui s'attache aux sabots.

Nous sommes quatre: notre guide, sous-officier de cavalerie qui, outre son équipement, porte nos deux couvertures de laine,



Le Dr C. de Marval, délégué du Comité international de la Croix-Rouge, auprès des Croix-Rouges balkaniques

Cliché de *La Patrie Suisse*

de la Thrace. Pas un arbre, mais une contrée nue, coupée de petites rivières que l'on franchit à gué, une bise froide qui nous glace, un ciel lourd, point de chemin.

Nous nous dirigeons d'après la carte et la boussole, tantôt dans les champs où les innombrables chars qui amènent des provisions à l'armée bulgare ont laissé des ornières profondes, tantôt sur l'herbe rase couverte à perte de vue de buissons épineux où les moutons ont laissé leur laine et où les soldats du Tsar Ferdi-

et — à côté de son mousqueton — mon fusil ture. Derrière lui, la carte à la main, emmitoufflé d'un passe-montagne qui cache ma casquette à croix rouge, couvert de la pélerine chaude qui m'a fait toute la campagne de Messine, chaussé de grandes bottes jaunes, sur un cheval gris qui a déjà son long poil d'hiver, c'est moi. Puis vient mon secrétaire qui, dans un sac-à-pain ture, ramassé à Kumanova, porte les provisions indispensables dans un pays qui n'a aucune ressource; il monte un petit cheval brun à la tête de mouton,

une bonne bête, infatigable, qui passe partout. Le dernier est notre interprète, jeune adjudant d'infanterie, que trois batailles et une petite blessure ont autorisé à demander un congé de quelques jours, ce qui lui permet d'aller embrasser les siens à Sofia.

La selle est mal ficelée et l'adjudant n'est pas cavalier. Ses gros habits lui donnent un peu l'air d'un sac de farine qu'on aurait juché et fixé en équilibre instable sur le dos de son petit cheval.

C'est dans cet ordre que s'avance par monts et vaux, le long des champs de batailles récentes, coupés continuellement de fossés de tirailleurs, notre petite caravane.

C'est un paysage aride et plein de mélancolie que nous traversons; c'est monotone à l'infini et bien fait pour donner du noir! Cette tristesse qui se dégage de la nature où « le turc » a — depuis des siècles — tout détruit, est encore accrue à la pensée du triste calvaire que nous suivons. C'est par ici, en effet, qu'ont passé des milliers et des milliers de blessés, ce sont ces mêmes pistes qu'ils ont suivies, couchés dans les chars traînés par les bœufs gris ou les buffles noirs courbés sous le joug primitif; c'est le même paysage morne et froid qu'ils ont parcouru au grincement des moyeux en bois, secoués, cahotés, embourbés souvent dans les marécages fréquents, arrivant moulus à l'étape où — le plus souvent — ils ne trouvaient que du pain, du fromage et de l'eau sale!

Triste odyssée de ces valeureux soldats bulgares qui, après avoir avancé à pas de géants, devaient retourner au pays, blessés, souffrant autant du froid que des privations d'un transport de 4 à 8 jours, et qui, la plupart du temps, ne trouvaient même pas, dans les rares villages dévastés, un abri pour la nuit.

Il n'en fut pas de même pour nous, on va le voir.

Vers 4 heures, nous passons le hameau d'Atchallé, et comme il n'y avait que des masures en chaume, et que nos chevaux n'étaient point trop fatigués, je décide de pousser plus loin. La carte m'indique, à 6 km., un gros village: Bouyouklou.

Mais la nuit vient vite en Orient et nous avons quelque peine à conserver la bonne direction dans la brousse.

Une lueur se montre à l'horizon; serait-ce un feu de bivouac? Non, c'est la lune qui, voilée de nuages, nous aide un peu à poursuivre notre route.

Après un grand contour inutile, vers 6 h. du soir, nous faisons une entrée bien modeste dans le village où de nombreux feux de bivouac nous prouvent que d'autres convois vont passer la nuit. Après bien des questions et autant de longues réponses auxquelles je n'entends pas un traître mot, nous arrivons jusqu'à l'auberge. Ah! ne vous attendez pas à une auberge genre suisse. C'est un bouge plutôt, dont je vais vous donner la description: quatre murs en boue mêlée de paille, une porte basse, le tout recouvert de paille de maïs.

A l'intérieur, sur le plancher bosselé en terre battue, quelques planches placées sur des caisses, forment les seuls sièges. Une banque où s'alignent deux bouteilles de « Raki » (absinthe turque) et deux carafes d'eau sale flanquées de cinq verres qui n'ont pas été lavés depuis le jour où ils ont été soufflés, occupe le fond de la pièce unique, éclairée par un petit quinquet fumant. A côté de cette banque où trône un « patron » déguenillé, j'ai remarqué le classique renforcement dans le mur, où, sur un petit brasier, dans un récipient en fer blanc, cuit de l'eau pour la préparation du café à la turque.

Nous avons peine à nous frayer un passage jusqu'à la bouilloire, tant il y a

de soldats et de convoyeurs dans ce taudis où chacun fume la traditionnelle cigarette. C'est une atmosphère humide et surchauffée, sentant les vêtements mouillés et la chair humaine. Prenons une tasse de café bouillant, puisque nous sommes transis par le froid, et qu'il faut attendre le maire qui doit nous donner nos billets

Nous décidons d'y aller tout de même, afin de toucher l'âme de cet ecclésiastique orthodoxe grec, et de lui faire comprendre que nous voudrions manger et coucher en sa noble compagnie. Ce n'est pas loin. Escortés de mon marchef et de notre interprète, nous pénétrons dans la mesure du pape, non sans avoir craint pour l'in-



Carte des Balkans, avec l'itinéraire (en pointillé) suivi par la mission du Comité international
Cliché mis obligeamment à notre disposition par le *Bulletin international*

de logement,.... faute de grives on mange... ce qu'on peut, et l'on avale aussi des cafés douteux!

Voici le cadî. Avec une volubilité de paroles peu commune, et en les soulignant de gestes qui me font croire que cet homme est débordé de travail et près de perdre la raison, il nous donne à entendre que « la seule chambre convenable » est celle du curé, du « pope », et qu'il y a déjà deux officiers dans ce cantonnement de choix.

tégrité de nos mollets, car la bicoque est défendue par des chiens furieux que nous ne voyons pas, mais qui aboient comme si nous étions des brigands bachibouzouks!

Réception fraîche. On parle. Malgré la fatigue, je prends un air aimable et je souris à des enfants en haillons qui sont sans doute ceux du pope hirsute. Celui-ci n'a pas bougé du sol où il est assis à la turque, c'est-à-dire comme un tailleur, et d'où il nous scrute de son

petit œil rond. Coiffé de sa mitre en forme de tuyau de poêle, gesticulant avec un tibia de dindon qu'il est entrain de ronger, poussant du bois mort dans l'âtre qui éclaire la pièce basse, le conducteur spirituel de Bouyouklou ne me paraît pas disposé à pratiquer l'hospitalité orientale.

« Tous les soirs il a du monde, oui, tous les soirs, et depuis 5 semaines! Il a eu les officiers étrangers, il a vu passer le roi Ferdinand, des officiers, des soldats, des chars et des chars! »

Je sors timidement une cigarette, et je prie qu'on explique au pope vertueux que c'est une cigarette que le Tsar en personne m'a donnée hier soir à pareille heure! Je lui en donnerais d'autres, en échange d'une petite place pour la nuit.... Le pope examine la cigarette majestueuse, la passe sous son nez, me fait un geste aimable et m'assure que tout s'arrangera. Nous déposons manteaux et rucksacs, nous nous installons autour du feu, à même le sol; la famille et les deux officiers nous font place, et, en guise de bienvenue, le pope, de ses doigts gras, nous passe un bol contenant un vin aigrelet et de couleur louche, dans lequel chacun, à la ronde, trempe ses lèvres et boit.

La connaissance est faite. Sur ma demande, on remet du bois dans la cheminée, dont le manteau est un vieux jupon de Madame la pope, et je me mets en demeure de cuire une soupe Maggi. Toute la famille est très intéressée; la plus petite des fillettes s'assied presque dans le feu, pour mieux voir, et l'admiration est à son comble, quand mon secrétaire allume sa lampe électrique de poche, afin de surveiller mieux la cuisson!

Entre temps, notre guide a déniché une poule et me l'apporte plumée. Je la découpe, crue, sur un journal placé entre mes jambes. C'est là, paraît-il, un fait nouveau, et le pope déclare que je dois

être un « grand chirurgien » pour savoir manier ainsi le couteau! Le couvercle de la gamelle me sert de poêle à frire, mais il n'y a pas de graisse,... je la remplace par du fromage; et, avec un peu de sel et de paprika (poivron séché et pulvérisé) j'arrive à faire une fricassée qui dilate les narines du pope et de sa famille.

Tout cela a pris du temps, et il a fallu le tuer en offrant encore plusieurs tournées de cigarettes royales. La conversation entre le pope et les deux officiers se ralentit; les enfants ont été se coucher, chassés avec des imprécations par notre hôte, dans une pièce contiguë qui est comme un boiton à pores; et le pope de Bouyouklou m'explique qu'il va me préparer une couche digne de mes relations avec S. M. le Tsar des Bulgares!

Il sort un instant et rentre avec un énorme paquet de ces couvertures que les femmes de Thrace tissent elles-mêmes avec la laine de leurs moutons blancs et bruns, filée par les gardeuses de dindons qu'on rencontre dans les champs. Plusieurs de ces couvertures étendues et superposées sur le sol font le lit de la famille; ce soir elles serviront au mien. D'un geste auguste, mon hôte m'invite à m'étendre. Je m'étends; et comme un bon père qu'il est, le pope me recouvre encore de plusieurs couches. Fier de m'avoir si bien bordé, il place par dessus le tout un vieux manteau en caoutchouc, crasseux et troué. Je lève les yeux au plafond pour voir s'il laisserait passer la pluie, justifiant ainsi l'imperméable dont on me couvre.... Je ne vois rien dans la nuit qui n'est plus éclairée que par les dernières flammèches qui s'élèvent de l'âtre. Le pope me souhaite une bonne nuit, et.... la vermine aux mille pieds ne tarde pas à me dévorer!

Ah! petite maison en torchis du pope de Bouyouklou, tu m'as laissé des souve-

nirs bien originaux et bien cuisants! Je ne te reverrai plus, sans doute, mais je ne t'oublierai jamais!

.
C'était bien le cantonnement de guerre, très loin, sur la terre étrangère, au milieu de la dévastation, des villages incendiés et des ruines!...

Et le lendemain, nous remontions à cheval pour suivre le chemin de douleur de tant de pauvres blessés, le chemin jononné de cadavres des buffles morts à la peine, le chemin de croix de l'armée bulgare. D^r M^l.

(En chemin de fer, entre Sofia et Nisch, le 2 décembre 1912.)

Madame J. Feuillet †

infirmière-major de l'Union des femmes de France

La Source, n° 10, 1912, publie, sous la signature de M^{lle} Thérèse Fréminet, l'article nécrologique qu'on va lire, et qui est, de la première à la dernière ligne, un hommage rendu aux qualités de celle qui fut « l'amie des petits soldats ».

« M^{me} Jaques Feuillet, belle-fille d'Octave Feuillet, ayant perdu son mari, puis ses deux filles, de tuberculose, s'est vouée entièrement aux soins des blessés, à la cause des infirmières militaires.

Elle est devenue l'Infirmière major générale de l'Union des Femmes de France, en même temps que la Directrice de l'Enseignement et du Personnel.

A côté de son activité à Paris, pour l'enseignement, les cours, le recrutement des infirmières, etc., elle avait la surveillance générale des comités de province et celle des expéditions lointaines ou « équipes ».

Elle prit part à de nombreuses « campagnes », à Oran d'abord en 1907, puis à Colomb Béchar et Aïn Sefra; à Versailles, lors des épidémies de typhoïde; à Naples, lors du tremblement de terre de janvier 1909; à Paris, lors des inondations de 1910; enfin au Maroc, à Casablanca, à Rabat et à Meknès. Allant à Meknès, en août dernier, pour y créer un nouveau

poste, elle a été prise, entre Rabat et Meknès (six jours de mulet, sans route!), d'une perforation d'estomac suivie de péritonite: elle est arrivée à l'hôpital de Meknès, pour y mourir le 24 août 1912.

Elle n'a perdu connaissance qu'une heure avant sa mort et s'est préoccupée jusque là de toutes les questions d'organisation du nouveau service hospitalier qu'elle rêvait de voir fonctionner.

Des hommages émouvants lui ont été offerts par officiers et soldats. Les honneurs militaires lui ont été rendus à Meknès, à Rabat et à Casablanca et enfin à Paris. A Rabat, notamment, son cercueil était placé sous la même tente que ceux des deux officiers tués à Fez, les trois cercueils sous le même drapeau tricolore — veillés pendant six jours par les soldats.

Le service de santé militaire a réclamé que son cercueil soit déposé au Val-de-Grâce, dans le salon d'Anne d'Autriche, réservé aux morts glorieux de l'armée.

Le 19 février dernier (1912), elle avait été décorée de la Légion d'honneur.

Sur le cercueil, on voyait le drapeau de la Croix-Rouge et le drapeau tricolore entremêlés, sa robe blanche d'infirmière et ses médailles épinglées sur la partie écar-